

# Les Avenues à la Belle Époque

d'après les souvenirs du Baron Edouard de Barante

L'Association des Avenues de Compiègne envisage d'éditer sous forme de brochures le texte de certaines des conférences qu'elle organise et qui sont autant d'étapes vers l'histoire des Avenues et du quartier des Avenues que nous souhaitons publier. Nous envisageons aussi d'éditer des textes ou des documents utiles pour la connaissance de notre quartier. Ainsi, par exemple, des souvenirs que le Baron Édouard de Barante (1869-1962) a écrits en 1949 et tirés « à peu d'exemplaires pour [sa] famille ». Nous en publions un premier extrait, très intéressant pour comprendre les raisons qui le conduisirent à « se fixer définitivement à Compiègne ».

« Le 14 Décembre [18]95, je m'installai à Compiègne où j'avais loué une maison avec de bonnes écuries, boulevard Victor-Hugo, face au Haras. Depuis la mort de ma Mère, je désirais m'installer dans un centre de chasses à tir et à courre, pas trop loin de Paris où je gardais mon appartement. J'avais pensé à Rambouillet, Chantilly, l'Eure ou Compiègne. Gaspard de Chavagnac, dans une promenade à cheval au Bois, m'avait conseillé de choisir Compiègne où j'aurais, disait-il, deux maisons d'aimables parents qui m'épauleraient et chez qui je serais très souvent invité. C'étaient le château des Avenues (à sic) la Comtesse Frédéric de l'Aigle née Gramont et le « Carrefour Napoléon » appelé aussi la « Maison-Rouge » au Comte et à la Comtesse Foy. Je suivis son conseil et me décidai à essayer de Compiègne. Je me souviens que dès le lendemain de mon arrivée, le 15 Décembre, j'allai chasser à tir à Offémont, l'ancien château de la Brinvilliers où M. Pillot-Will, père de Maurice, de Fred Pillot-Will et de la Princesse de Tarente (plus tard Duchesse de la Trémoille), m'avait invité depuis plus d'un mois. [...] La chasse à tir d'Offémont comportait alors – car plus tard elle s'améliora encore beaucoup – deux magnifiques battues où les tireurs au nombre de sept généralement placés dans un fond, tiraient des faisans très hauts, allant d'une colline à l'autre. [...]

Je commençai dès le jour suivant à suivre les chasses à courre. L'oncle et la tante Foy, chez qui j'avais dîné la veille, m'emmenèrent dans leur voiture au rendez-vous de l'équipage L'Aigle qui était à cette époque un Vautrait, pour me présenter au Marquis et à la Marquise de l'Aigle, née Greffulhe, dont l'amabilité et l'extrême bienveillance pour moi devaient avoir une grande influence sur ma vie et contribuer pour une large part à me fixer définitivement à Compiègne. La chasse avait lieu ce jour-là en forêt d'Ourscamp, à Bailly, à 18 kms de Compiègne. Après la curée du sanglier, je fus invité



COMPIEGNE. — Le Château des Avenues, côté de la Pièce d'eau.

à aller avec les Foy prendre le thé au Franc-Port (sic), ce qui était une faveur exceptionnelle, due au patronage des Foy, car à ce moment-là les l'Aigle habitaient le Vieux Franc-Port avec la vieille Marquise Douairière, née Sartoris, qui ne voulait jamais recevoir personne. Elle avait plus de 80 ans, mais était très bien portante.

Le lendemain, mon premier soin fut d'aller aux Avenues voir ma cousine de l'Aigle, que j'appelais ma tante et qui était parente éloignée des l'Aigle du Franc-Port. Sa fille Marthe avait épousé Edmond de Sainte-Aldegonde, son fils Louis, mon contemporain, et sa seconde fille Ida, non mariés, habitaient avec elle en hiver et Paris au printemps. Louis avait beaucoup d'esprit et d'entrain. Ida, très gaie aussi, se consacrait aux bonnes œuvres. Leur propriété nommée les Avenues, comme l'Avenue Royale, qu'on appelle aussi du même nom, fut créée par le comte Frédéric de l'Aigle qui, par des échanges avec les forêts de l'État, arriva à avoir 18 hect. d'un seul tenant dont plusieurs de la forêt.

Le château genre anglais avec de grands bow-windows était très clair et très gai avec de beaux arbres autour. Il y avait de grandes écuries et une petite ferme, une maison de concierge sur le Carrefour Napoléon, à l'entrée de la forêt et une autre à quelques mètres du Rond-Royal. Cette jolie propriété fut lotie après la mort de la tante de l'Aigle, après la guerre de 14-18 (sic), et est en partie construite de jolies villas normandes. Le château est devenu depuis la seconde guerre un collège religieux de garçons, tenu par des prêtres séculiers. Un de mes petits-fils, Wilfrid de Virieu, y est comme externe. [...]

À suivre ...



# Bulletin des Avenues

Numéro 8 - Février 2018

Association des Avenues de Compiègne

## Un vent mauvais...

Mon premier souvenir de Compiègne et de ses Avenues ? J'habitais alors avenue des Ternes, à Paris, et j'enseignais à Crépy-en-Valois. J'avais rendez-vous au 12, rue Hurtebise, avec François Callais. Arrivé un peu en avance, aux alentours de dix heures du matin, je me suis assis sur un banc – l'unique banc – de l'ancienne avenue du Moulin : ce matin-là, je tombai sous le charme des Avenues. ... et particulièrement de l'avenue de la Résistance. Ces larges avenues plantées d'une double rangée d'arbres, tracées sous Louis XV, et ces allées cavalières, auraient été défigurées partout ailleurs qu'à Compiègne, me disais-je. Ici, elles demeurent fidèles à leur vocation équestre et somme toute campagnarde. « Compiègne, c'est la ville à la campagne. ... » : j'étais conquis.

J'appris ensuite à mieux connaître les Avenues. Ce que j'aimais – et que j'aime encore – dans Compiègne, c'est une ville chargée d'histoire, mais discrète, sans ostentation. Quand j'emménageai rue Hurtebise, le coup de foudre des débuts s'épanouit en un amour durable : les sœurs allant à la première messe alors que j'ouvre mes persiennes, l'horloge de la chapelle anglicane qui sonne les heures et rythme mon travail, le passage continu des chevaux et des voitures hippomobiles du dépôt d'étalons, la promenade équestre de la baronne P., mes balades en forêt, sur les Avenues ou dans le parc du château, l'omniprésence du vicomte d'Anterrockes, sorte de bon génie du lieu, allant chercher du crottin pour ses plantations, prenant le soleil au Rond-Royal ou cueillant du tilleul sur l'avenue de la Résistance. Le temps avait suspendu son vol au dessus des Avenues, permettant à ses habitants de se ressourcer pour mieux affronter les défis d'un monde incertain.

Où en sommes-nous aujourd'hui ? *Quid* du Haras ? *Quid* du golf ? *Quid* de l'emprise de l'ancienne maison d'arrêts ? L'inquiétude s'affirme parmi nos adhérents. Un vent mauvais souffle sur les Avenues. ... Nous avons demandé au maire de Compiègne une réunion pour faire le point sur un certain nombre de dossiers qui intéressent notre quartier (parking sur les Avenues, etc.) M. Marini, dans un courrier du 3 janvier, m'informe qu'il demande « à Monsieur Michel Foubert de rencontrer [n]otre association en ce début d'année 2018, avec les services de la ville » pour une réunion de travail. Nous vous tiendrons au courant des résultats obtenus. Pour l'heure, recevez tous les vœux du Bureau pour 2018. Nous espérons que vous nous resterez fidèles. ... pour que vivent les Avenues de Compiègne !

Éric GEORGIN  
association@lesavenuesdecompiègne.fr

## Compiègne sous le Second Empire (2) le château et la ville

Le Grand Projet de 1751 (le nouveau château et ses liaisons avec la forêt et la ville) n'a été achevé, selon des modalités moins ambitieuses que celles qui avaient été initialement prévues, que sous la monarchie de Juillet et le Second Empire. Dans son projet initial en effet, Ange-Jacques Gabriel (1698-1782), souhaitait aménager devant le château une vaste place d'armes (110 m par 90), encadrée au Nord et au Sud par des portiques et, au centre, par des portes monumentales à colonnes doriques. Deux corps de garde auraient contrôlé les accès depuis les rues d'Ardoise, des Minimes et de la Chapelle d'une part; depuis la forêt, les Grandes Écuries et la rue Vide-Bourse (actuelle rue Fournier-Sarlovèze) d'autre part. Une anti-place, avec fontaine monumentale, était également prévue au débouché des Avenues. Ce programme ne fut pas suivi à la lettre. Il ne devait aboutir, à l'économie, que sous Charles X, Louis-Philippe et Napoléon III. En 1829, sous Charles X, – règne pendant lequel devait aussi être adopté le modèle des panneaux indicateurs en bois que nous connaissons toujours en forêt de Compiègne –, la place est pavée, des bornes reliées par des chaînes sont mises en place le long des Avenues et les quelques éléments de colonnades qui avaient été réalisés sont détruits. La colonnade initialement prévue est remplacée par une plantation de tilleuls.

Ange-Jacques Gabriel avait souhaité ouvrir le château sur la ville. Seule la rue du château – actuelle rue de Seroux –, en diagonale et très étroite, permettait en effet d'accéder à l'église Saint-Jacques, paroisse des rois de France, et au centre-ville. Le « Grand Projet » prévoyait donc une rue nouvelle, qui ne devait être percée qu'en application d'une ordonnance royale signée à Neuilly le 4 juillet 1842, avec la création de la rue Mounier (actuelle rue du Dahomey), dont « la moindre largeur [...] est fixée à huit mètres et à douze mètres cinquante centimètres au point où elle débouche sur la place St Jacques ».

# L'urbanisme à Compiègne sous le Second Empire



Photo Christian Schryve, RapidLab, Compiègne

Cette liaison plus commode entre le château et la ville fut ensuite complétée, sous Napoléon III, par une grande percée reliant le centre-ville à l'embarcadere (la gare), ponctuée de deux places: la place de l'Hôtel de Ville et la place Saint-Jacques. Ces aménagements sont l'aboutissement de réflexions engagées avant le règne de Napoléon III et c'est la municipalité qui les met en œuvre. Mais l'Empereur suit de près les questions d'urbanisme, à Paris comme à Compiègne, et l'intervention de Viollet-le-Duc donne aux travaux prévus une ampleur plus ambitieuse. Le cas de la place de l'Hôtel de Ville est à cet égard probant. La tendance est alors à aménager des places devant les monuments pour les mettre en valeur, comme ce fut le cas pour le parvis devant Notre-Dame de Paris. La municipalité décide donc d'élargir l'étroite place au Blé – qui occupait le tiers de la place actuelle –, mais les proportions d'abord envisagées sont modestes: le projet initial de 1857 prévoyait un espace de 47 mètres de large pour 44 de profondeur. Le second projet de 1863, adopté sur les conseils de Viollet-le-Duc, est plus ambitieux: 72 m de longueur pour 46 de profondeur, l'ensemble étant pavé. L'État – et l'Empereur à titre personnel – financent une partie des travaux.

Un article du *Progrès de l'Oise*, daté du 19 avril 1862, rend compte de ces transformations: « On ne se rappelle presque plus l'étroite rue du Perroquet, changée en une très belle voie qui a nom Solferino. Et la rue du Pas de St-Jacques, et celle du Portail, et celle de Pierrefonds jusqu'à la rue du Paon [rue Fournier-Sarlòvèze], tout cela a disparu pour créer la rue de Magenta, une belle place auprès de l'église et un magnifique carrefour jusqu'à la rue des Domeliers. Des voies nouvelles ont par ailleurs été percées: l'une prolongeant la rue des Cordeliers, l'autre celle des Petites Écuries. Bientôt doivent tomber sous le marteau des démolisseurs quelques maisons nuisibles aux abords de l'Hôtel de Ville car on veut en face du monument une place artistique. »

En parallèle, la municipalité veille à améliorer l'hygiène publique. Un égout souterrain est construit en 1865 pour conduire vers l'Oise les eaux usées collectées au croisement des rues du Paon, de Pierrefonds et des Domeliers. En 1866, une prise d'eau située au niveau du barrage de Venette, gérée par un concessionnaire pour 75 ans, permet d'alimenter bornes et bouches d'arrosage (16 heures de distribution quotidienne du 1<sup>er</sup> avril au 1<sup>er</sup> septembre, puis 12 le reste de l'année). Ce système ayant fait ses preuves, le Palais se branche sur le réseau de la ville et la pompe à feu est abandonnée.

Éric Georgin

Dans notre prochain article, nous évoquerons la genèse du « quartier des Avenues ».